

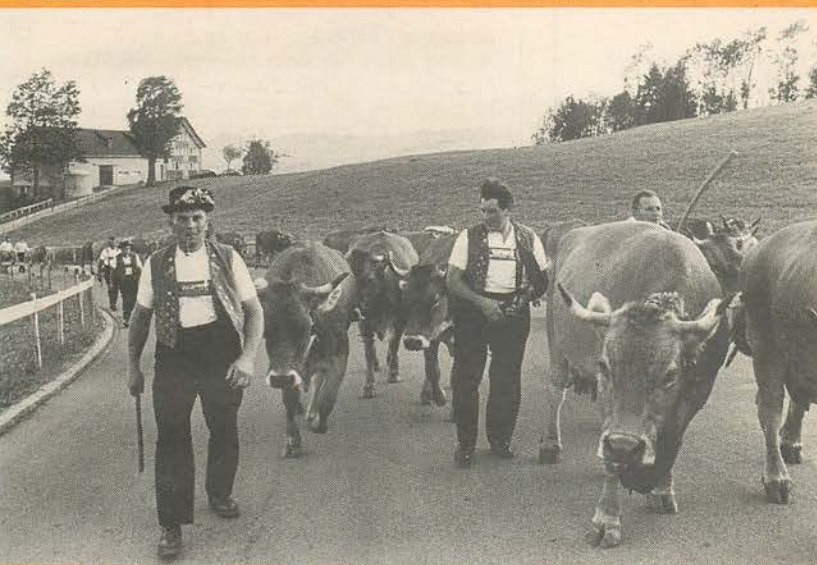
TRIBUNE DE GAUX

changer



Transhumances...

**MISSION-CARAVANE
DANS LES STEPPES
AUSTRALIENNES**



**REDÉCOUVRIR
L'APPENZELL**



**TROIS MOIS
DANS UNE
UNIVERSITÉ
CHINOISE**

**Entretien avec le
Professeur Stauffacher**

**Pour tous ceux
qui savent rire aussi
sans alcool.**

**Pas de fête sans
RIMUSS**
Jus de raisins mousseux.

PHOTOS : Agence Chine nouvelle : p. 1 ; Michaël Brown : p. 2 ; Alain Burnand : p. 3 ; Anthony Cassera : p. 4 ; CCFD / Vivant Univers : p. 5 ; Denis Gignoux : p. 6 ; D. Maillefer : p. 7 ; Eliane Stallybrass : p. 8 ; W. Stauffacher : p. 9 ; Thach-Yen : p. 10.

Matériaux
de
construction

**F. TAGINI
S.A.**

*Quincaillerie
Articles de ménage*

84, rue Ancienne
1227 Carouge, Genève
Tél. 42.41.60

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Éditions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 80 ; Suisse : Fr.s.24. — .

Belgique : FB 575 ; Canada : \$ 17. — .

Autres pays par voie normale : FF 90 ou

Fr.s.27. — . Par avion : FF 100 ou

Fr.s.30. — . Prix spécial étudiants,

lycéens : FF 40 ; Fr.s.15. — ; FB 280.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th. de Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 5 000 francs CFA (abonnement avion) ou 4 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris). C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

**CHANGER vous intéresse ?
ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...**

Bulletin à renvoyer à l'une des adresses ci-contre

M./Mme/Mlle Prénom

Adresse

Code postal Ville

Pays

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de 19. ... et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

commande dizaines du n° 155 de CHANGER (Vouloir la paix aujourd'hui). (20 FF la dizaine, port compris)

Ci-joint un chèque de F libellé à CHANGER

Date Signature :

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

DIGNITÉ

« Nous ne savons pas qui sont les commanditaires de ce crime, disait Lech Walesa après l'annonce du meurtre du Père Popieluszko. Peut-être est-il préférable que nous ignorions les véritables meurtriers pour que, mus par la peine, nous n'allions pas à notre tour nous salir les mains. »

L'exemple, une fois de plus, nous vient de Pologne. Nous qui sommes si prompts à blâmer, à accuser, à mépriser celui qui commet l'offense de ne pas penser comme nous !

Et là, devant le crime, sauvage, odieux, pas un cri de haine. Aux obsèques, des foules recueillies, calmes et dignes.

La Pologne nous apprend à vivre.

MERIDIEN



Nouvel An CAUX ouvre ses portes

du 27 décembre 1984
au 3 janvier 1985

*Le centre de rencontres de Caux sera ouvert pour une courte session placée sous le thème : « Renouveler la face de la terre ».

Renseignements et inscription à nos adresses ou à « Secrétariat des conférences », 1824 Caux / VD, Suisse - Tél. 021 / 63.48.21.

A TRAVERS CHAMPS

VIVE L'EUROPE

Fils de très bons amis, agriculteurs dans notre région, Thomas se trouve aujourd'hui « adopté » par une famille de Lubbock, au Texas, et il suit pour toute l'année scolaire les cours du collège. Il nous écrit que chaque matinée commence par 55 minutes d'histoire des Etats-Unis. C'est de quoi donner aux Texans de demain une haute idée du rôle de leur pays dans le monde d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

D'ailleurs, la triomphale élection du Président Reagan souligne assez la vigueur du patriotisme de cette immense Union d'Etats si divers par leur climat et leur peuplement, mais rassemblés par la conscience d'un rôle essentiel à jouer dans la destinée du monde entier.

A l'heure où nous écrivons, des agriculteurs français et des « farmers » britanniques se réunissent à Boulogne-Billancourt pour aplanir leurs divergences d'intérêts, ou plutôt pour prendre conscience ensemble de leur tâche d'exploitants de la terre européenne et en même temps de serveurs des estomacs et des cœurs vides du monde entier.

Serait-ce aussi leur mission d'inventer et de développer un patriotisme européen capable de fédérer les traditions, le génie propre et les ressources spirituelles de chaque Etat européen afin d'aider la Sainte Russie à émerger du goulag marxiste et le Tiers-Monde à surmonter la corruption, les misères et la famine ?

PHILIPPE SCHWEISGUTH

VOULOIR LA PAIX AUJOURD'HUI

Vous avez été très nombreux à nous dire et à nous écrire votre appréciation de l'article d'Olivier Clément sur la paix paru dans notre numéro de septembre.

« Je vous félicite pour le risque que vous avez pris de publier ce texte, nous écrit un lecteur de la Côte d'Azur, un texte que je trouve prophétique et révolutionnaire, dans un tout autre style que Frank Buchman, mais dans la même inspiration profonde. Il a enthousiasmé certains de nos amis et consterné quel-

ques autres, choqués par la radicalité de la réflexion, surtout dans ses incidences politiques (le communisme réel, entropie de l'histoire, la lucidité sur le pacifisme etc.). C'est un choc salutaire, qui devrait, comme les avertissements de Soljénitsyne ou du pape, nous tirer de notre somnambulisme spirituel. C'est le rôle de CHANGER, du Réarmement moral et de tous les mouvements inspirés authentiquement par l'esprit de création et de renouveau. »

Offre spéciale

Comme un certain stock de ce numéro se trouve encore disponible à notre bureau parisien, nous vous proposons de vous en procurer au prix très avantageux de 20 Francs français les 10 exemplaires, port compris.

**Servez-vous du bulletin
de commande page ci-contre**

A NOËL, L'AUBERGISTE

Faut-il qu'une histoire de Noël finisse bien ?

Faut-il même qu'elle finisse ? ou peut-être ne lui demande-t-on que de commencer ?

Celle-ci ne fait que commencer, et son début touche à la caricature.

Dans sa cuisine-laboratoire, une mère de famille prépare Noël. Plus exactement, c'est ce qu'elle croit. En réalité, elle prépare des friandises pour Noël. Elle a fait toutes ses listes dans un petit carnet : la liste des cadeaux à offrir et celle des cartes de vœux à envoyer. La liste des gens à inviter et celle des denrées à acheter. Bref, elle a un cœur plein de listes, mais de bonnes listes, qui font approcher Noël à grands pas.

Dehors la nuit est tombée.

Coup de sonnette inopiné : sur le seuil, entre le froid noir et l'appartement familial, un ami d'il y a longtemps. Dix ans, ou plus, qu'on ne l'avait pas revu. Les cheveux longs, le collier de barbe déroutent, mais le regard clair se reconnaît tout de suite.

– Entrez, entrez, nous allons nous mettre à table !

Vite on rajoute un couvert. Aux questions, il ne répond pour ainsi dire pas. Il est assis sur sa chaise, mais on dirait que lui-même n'est pas là. Très, très loin. Comme s'il avait perdu sa propre clef.

Il mange - oh comme il devait avoir faim, et pas seulement d'amitié !

Il dort dans la chambre qu'on lui prépare.

Mais il ne raconte rien. Juste une phrase :

– Aidez-moi à trouver du travail.

Alors on essaie. En vain. Et les jours passent.

Sa présence silencieuse étire le cœur. Il reste assis des heures, immobile dans son rêve.

On lui propose de jouer au piano. Il joue longtemps. On lui demande de mettre la table. Il le fait. Lentement, soigneusement.

On lui demande de ratisser les dernières feuilles mortes. Il s'applique, un moment. Plus tard, on le retrouve transi, au coin d'une rue où son rêve l'a conduit.

Il est dans un monde parallèle. Marginal, disent les gens. Parfois, cependant, on perçoit qu'existe encore un pont : le sourire furtif, l'éclair dans ses yeux révèlent qu'il a goûté une plaisanterie, qu'il y fait écho.

Il pourrait être mon enfant. Il est l'enfant d'une mère. D'un père. De combien de pères et de mères qui pleurent leurs espérances gâchées, leur enfant volé de l'intérieur.

Noël approche. Il faudrait courir, acheter, emballer, décorer, écrire, et surtout n'oublier personne.

Et lui reste là, les bras ballants. Là sans être là. Un instant m'exaspérant par son immobilité. Me pliant de souffrance l'instant d'après, car sa solitude est intolérable.

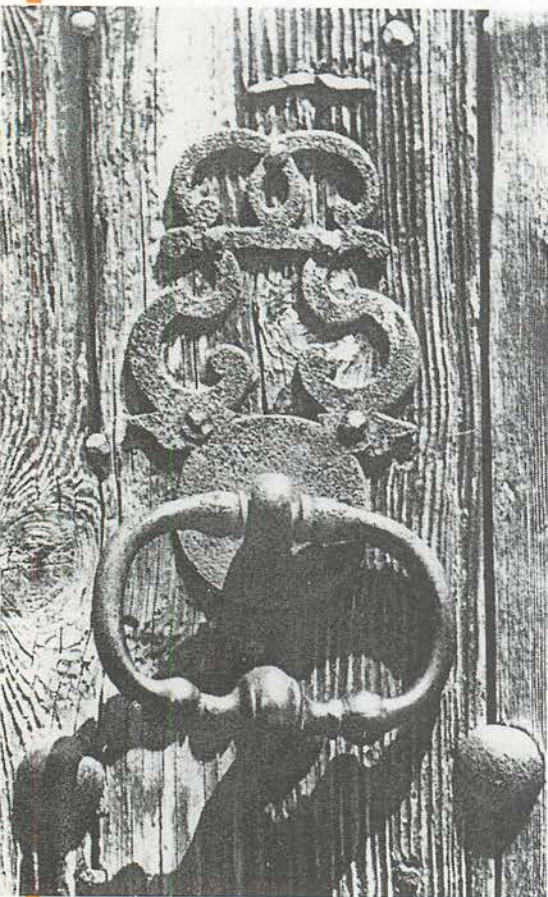
Pleurer sur quelqu'un d'autre, serait-ce commencer à comprendre Noël ?

Une lumière est en train de s'allumer, car le plus pauvre, échoué chez nous, a fait éclater les coutures de notre âme. La générosité est de son côté, non du nôtre. Il a offert ses mains vides. Il a donné ce qu'il n'avait pas. Son dénuement a enrichi notre être.

Il est reparti sur les chemins froids de son hiver. Il ne sait pas lui-même qu'il nous a donné la sève de la vie.

A cause de lui, c'est Noël pour nous - et un jour ce sera Noël pour lui.

Ah ! si l'aubergiste du premier Noël avait dit : « Entrez »...



JACQUELINE PIGUET

TROIS MOIS A XI'AN ET A CANTON

Charles Piguet s'entretient avec le professeur et Mme Werner Stauffacher, de retour de Chine

Pour les Européens, la Chine conserve tout son mystère. L'immensité du pays, son régime fort, l'hermétisme de la langue, le rappel des débordements des gardes rouges plongent toute personne qui envisage un séjour dans ce pays dans des sentiments contradictoires de crainte et de fascination. Aujourd'hui cependant, les échanges s'intensifient. Les Chinois s'ouvrent vers l'extérieur tout en redécouvrant leurs propres racines. Qu-Fu, le lieu de naissance de Confucius, est restauré et retrouve son attrait, comme les autres lieux sacrés du bouddhisme et du taoïsme. Visites touristiques ou pèlerinages ?

Le professeur Stauffacher ne nie pas qu'il a été poussé au départ par la curiosité. Un de ses anciens étudiants était allé à Xi'an pour y enseigner la linguistique. De lui était venue la proposition de créer un échange entre l'Université de Lausanne et l'Institut des langues étrangères de cette ville. De là était née une convention entre les deux universités qui prévoit l'échange d'un étudiant par année dans les deux sens. Werner Stauffacher était alors vice-recteur, charge de quatre ans qui fut suivie d'une année sabbatique. L'idée a germé de soutenir les échanges entre étudiants par une visite professorale. « Cette pensée a grandi lentement », dit-il. Puis Mme Stauffacher a proposé d'accompagner son mari. « Nous avons alors compris que nous devions partir avec un désir à la fois d'apporter et de recevoir quelque chose. »

Sans préjugés

Ce n'est pas un énoncé intellectuel qu'on reçoit lorsqu'on questionne les Stauffacher sur leur voyage, ni une analyse socio-politique. Partis sans préjugés, ils ont rencontré des gens et c'est par eux qu'ils ont commencé à pénétrer dans l'âme de ce peuple.

« Le fait que nous soyons venus en couple semble avoir créé la confiance, disent-ils, de même que nos convictions morales. » On les a ainsi consultés pour

résoudre certaines difficultés familiales d'étudiants partis en Europe.

Pendant que son mari donnait des cours de littérature allemande, Mme Stauffacher s'est vu confier des heures de conversation française. « Nous avons parlé de tout, dit-elle. J'ai interrogé les jeunes filles sur leur conception de la famille, sur leur idée du mariage. Je leur ai parlé des valeurs auxquelles je crois. Personne n'a paru offusqué de nous savoir chrétiens. » Elle a trouvé que les filles espéraient rencontrer un mari qui serait un véritable compagnon, alors que beaucoup de garçons avaient encore la vieille conception du mari tout puissant auquel la femme est soumise.

Une vie très stricte

Les étudiantes l'ont invitée à visiter leur chambre, ou plutôt leur dortoir, dans lequel six ou sept petites niches sont alignées dans un confort très rudimentaire. Régulièrement, les Stauffacher ont accueilli étudiants ou professeurs dans le petit appartement de deux pièces qui était mis à leur disposition.

« Il y a une grande séparation entre filles et garçons, disent-ils. A Xi'an, on

les voyait faire du sport ensemble, mais pas à Canton. » La vie est très stricte et les instituts sont entourés d'une enceinte. A Xi'an, il fallait marcher dix minutes pour sortir du campus parce que la muraille est compacte et qu'il faut passer par le grand portail, dont les grilles se ferment à vingt-trois heures. Le quartier des experts étrangers est également séparé du reste de l'Institut par un mur et un portail.

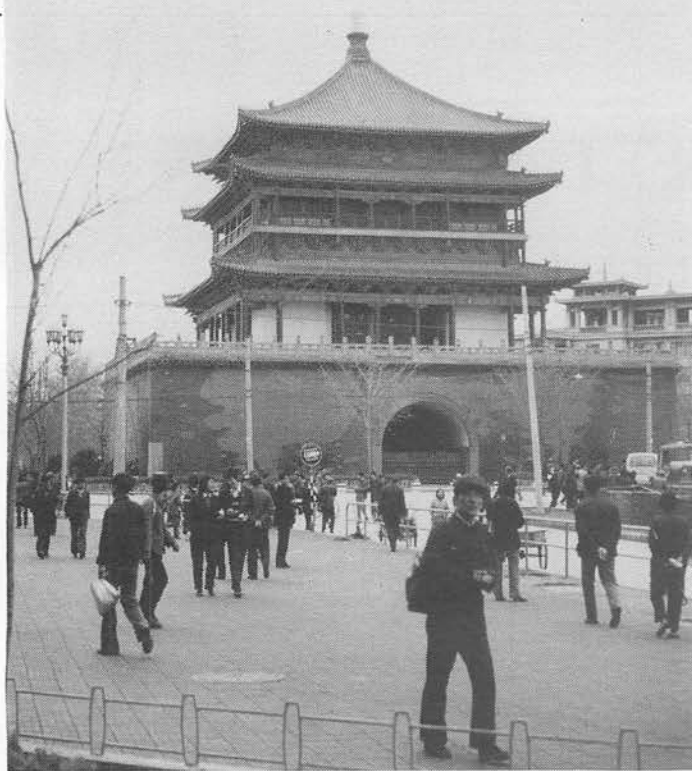
A l'entrée, les gardes - souvent des femmes que l'on voit tricoter comme de bonnes concierges - ne semblent plus se préoccuper de savoir qui entre et sort. Autrefois, chacun devait présenter sa carte.

« On est frappé par toutes ces murailles, dit le professeur. Ce serait faux, cependant, d'imputer cela au communisme. C'est un besoin de sécurité inhérent à la Chine. Il faut se délimiter, s'ancrer quelque part au milieu d'un territoire sans fin et d'une population sans nombre. » La ville de Xi'an est encerclée par un fossé et une enceinte de quinze mètres de haut et de quinze à vingt kilomètres de circonférence, à l'image de nos bourgs et châteaux du Moyen Age.



Quelques étudiants de l'Institut des langues étrangères de Canton en compagnie du Professeur Stauffacher





La place au centre de la ville de Xi'ang avec la Tour de la Cloche.

La vie s'organise donc à l'intérieur de l'Institut, avec ses étudiants, ses maîtres, ses experts étrangers. A l'entrée, un petit marché libre offre des fruits et des légumes que les paysans vendent au coût du jour, alors que le magasin d'Etat de l'Institut propose, au prix imposé, tous les articles de première nécessité : mouchoirs, biscuits, papeterie. Mais minces sont les ressources des étudiants et bas le salaire des professeurs. La nourriture offerte aux étudiants est plutôt maigre. On les voit chercher leur ration de riz avec quelques bribes de viande et aller la manger dans la cour parce que le réfectoire n'a pas assez de places. Dans les marchés de la ville, qu'ils soient libres ou officiels, on trouve à peu près tout ce dont on peut avoir besoin, mais les gens du pays n'ont souvent pas de quoi acheter. « En Chine, l'offre est abondante, mais il n'y a pas d'argent tandis qu'en URSS, où les gens ont de l'argent, il y a pénurie de denrées », commente le professeur qui a eu l'occasion de voyager plusieurs fois en Russie et dans les pays de l'Est.

Malgré son dénuement (ou est-ce à cause de lui ?), et certainement grâce à des normes morales strictes, la jeunesse chinoise rayonne d'une certaine fraîcheur qui frappe tous ceux qui viennent de l'extérieur. Les garçons et les filles de 20 ou 22 ans ne sont pas complètement blasés comme trop souvent chez nous les jeunes de leur âge qui ont déjà tout vécu. « Au retour, en débarquant à Hong-Kong, puis à Zurich, commente

encore Lucette Stauffacher, la « sur-érotisation » nous a fait un choc. Nous n'y étions simplement plus habitués. »

Q. : L'homme nouveau que la révolution chinoise avait promis à l'humanité serait-il donc une réalité ?

— Non, pas du tout. Nous avons trouvé au contraire des gens étonnamment semblables à nous. Nous avons ressenti la hiérarchisation de la société, le pouvoir qu'exercent les cadres, la place qu'occupent les nouveaux aristocrates que sont ceux dont un parent a participé à la grande marche de Mao. Il en résulte au niveau des étudiants une course aux recommandations, aux pistonnages pour l'obtention de bourses et de places de stage à l'étranger. Ce à quoi on aspire le plus, c'est le bien-être que proposent Hong-Kong ou l'Occident.

Ils sont un milliard

Q. : Il n'y aurait donc plus de référence idéologique ?

— Officiellement si, mais c'est comme un catéchisme qu'on répète. Un, voire deux après-midi par semaine, étudiants et professeurs sont rassemblés pour le cours d'idéologie. On ne sait pas ce qui s'y passe, mais il est clair que les étudiants n'y croient plus, même si la note d'idéologie compte dans leurs résultats, à côté de celles des sujets académiques et du sport. Il faut cependant ajouter qu'il n'y a pas d'échecs et qu'une fois admis à l'Institut, l'étudiant est assuré d'en ressortir avec sa licence. Je dois

dire que, pendant tout notre séjour, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui raisonne en marxiste, contrairement à certains de mes collègues en Europe. Pas trace non plus de néo-marxisme.

Q. : Serait-ce à dire qu'il n'y a plus rien à craindre de la Chine ?

— La Chine garde tout son poids. Pas parce que c'est la Chine mais parce qu'elle représente un milliard de personnes. Ce qui s'y passera aura des répercussions partout. Un nouveau soubresaut comme celui de la révolution culturelle secouerait le monde entier. On a donc intérêt à ce que la Chine se développe tranquillement tout en découvrant la valeur d'une certaine liberté accordée à l'individu.

Sans sentimentalité

Q. : Une nouvelle révolution culturelle est-elle vraiment possible ?

— Officiellement, la révolution culturelle a été un mal et personne ne se gêne pour la critiquer. Elle a fait souffrir beaucoup de gens. Nous avons rencontré des enseignants qui avaient dû aller travailler dans les rizières et pour qui cette coupure a été néfaste. Cependant, si on ne croit plus à la valeur de la révolution culturelle, on en a tout de même peur. Peur que la terreur puisse recommencer un jour. Cela conduit les jeunes à ne prendre aucun risque, à suivre les normes et à ne jamais s'exposer. Dans les études, cela se traduit par une préférence pour la linguistique et la grammaire, au détriment de la littérature qui pourrait être compromettante.

Les Stauffacher ont-ils laissé une partie de leur cœur là-bas ? Même s'ils parlent de leur expérience avec un certain enthousiasme, il n'y a en eux aucune sentimentalité. Ils ont fait le pari de créer des liens avec un peuple réputé insondable et ils ont réussi. Parce qu'ils se sont intéressés à chacun de ceux qu'ils ont rencontrés, aussi bien l'expert occidental paumé qui, en partant très loin, s'était imaginé qu'il laissait derrière lui sa misère intérieure, que tous les citoyens et citoyennes de cet immense pays.

Cela les a conduits aussi à accueillir dans leur foyer à Lausanne les étudiants chinois qui sont dans leur ville, comme ils avaient déjà commencé à le faire avant de partir, et à se soucier non seulement de leurs progrès linguistiques, mais de tous les aspects de leur existence. ■

LA PASSION DES MÉDIAS

Le 5 octobre 1984, *The Oregonian*, le grand quotidien de la région de Portland, dans le nord-ouest des Etats-Unis, publie la photo de retrouvailles familiales : après une absence forcée de deux mois, Michael Henderson et sa femme Erica sont de retour dans leur ville d'adoption et embrassent leur fille de 12 ans, Juliet. Les difficultés qu'ils avaient rencontrées pour le renouvellement de leurs visas étaient enfin aplanies, grâce à l'intervention d'une quinzaine de citoyens éminents de l'Etat d'Orégon. Pourquoi cet Anglais de cinquante-deux ans est-il à un tel point apprécié à Portland ? Passionné des médias, il a décidé de consacrer tout son talent et toute son énergie à « faire connaître les signes porteurs d'espoir dans le monde ».

Peu après son arrivée aux Etats-Unis - il ne s'était pas encore installé à Portland - Michael Henderson est invité à donner une conférence sur l'Inde, un pays qu'il connaît bien puisqu'il est l'auteur d'un livre sur la période « dictatoriale » d'Indira Gandhi (1975 - 1978). Cette conférence, il la fait devant le *World Affairs Council*, une importante association regroupant professeurs, journalistes, chefs d'entreprise, etc. désirant approfondir leur compréhension de ce qui se passe dans le monde. Par la même occasion, Henderson est interviewé par une chaîne de télévision de la ville. A la suite de cette interview, on lui demande de prendre la responsabilité d'une émission régulière. Il prend conscience à ce moment de la puissance des médias « dans un pays, l'Amérique, et dans une région, l'Ouest, où les gens sont infiniment plus ouverts que chez nous en Angleterre ».

Faire la différence

Ainsi, lorsqu'un professeur de musique de la ville lègue sa maison au Réarmement moral, Michael et Erica interprètent cela comme un signe et viennent habiter Portland. « Notre premier engagement, précise-t-il, c'est le Réarmement moral. Il y a tant de gens qui vous disent : je ne puis rien faire pour la situation mondiale, je ne suis qu'un rouage insignifiant. Et pourtant, si l'on regarde autour de soi, que d'exemples propres à amener les gens à la conviction qu'ils peuvent faire

quelque chose ! Or, si vous êtes bien informé sur ce qui se passe dans le monde et si, par vos informations, vous avez accès aux nouvelles positives, c'est votre devoir de les faire connaître. » C'est là que Henderson voit le point d'application de sa vocation : citer et relater ce que des hommes et des femmes, souvent inspirés par le Réarmement moral, ont pu faire dans de nombreux pays pour changer une situation, renverser un courant, « faire la différence ».

CHANGER : Comment avez-vous commencé ?

Michael Henderson : Nous étions installés depuis peu à Portland lorsqu'on m'a proposé d'animer une émission de télévision intitulée « Revue de la presse mondiale ». Il s'agissait de se pencher chaque semaine sur deux pays en les étudiant à travers leurs propres journaux, à l'aide de spécialistes connaissant ces pays ou qui en parlaient la langue. Le but était d'aider les Américains à comprendre le monde comme le voient les autres. Je n'avais jamais fait quoi que ce soit de ce genre. En tout cas, cela m'a permis de faire la connaissance d'un grand nombre de gens et de me faire connaître dans la ville.

« Entre-temps, j'ai entrevu les immenses possibilités de la télévision par câble et surtout des émissions réalisées par les citoyens eux-mêmes, en quelque sorte une télévision à création libre. Je me suis alors porté volontaire pour animer et enregistrer des émissions hebdomadaires d'une demi-heure à une heure. Cela m'a permis de faire passer

des interviews de toutes sortes de personnes, ainsi que des documentaires et films du Réarmement moral. Cela dure maintenant depuis quatre ans. Certes, le public est peu nombreux et j'ai du mal à mesurer l'impact de ces émissions, mais chaque fois que je suis tenté par le découragement, je rencontre quelqu'un qui a vu ces émissions et qui les a appréciées. »

Retombée non négligeable de cette initiative : les étagères du petit bureau de notre interlocuteur dans un coin de sa maison sont couvertes de vidéocassettes (toutes les émissions réalisées en quatre ans) qu'il peut montrer chez lui ou à des amis ou lors de rencontres de toutes sortes !

Dans la foulée

Lorsque la série d'émissions « Revue de la presse mondiale » s'arrête, une radio privée veut prendre le relais. Comme c'est un programme coûteux et ambitieux pour une petite radio, Henderson offre à la place une chronique hebdomadaire de cinq minutes, ce qui est aussitôt accepté. Déjà une centaine de ces émissions ont passé sur les ondes et, dans la foulée, le journal bi-hebdomadaire d'une des principales banlieues de Portland, la ville de Lake Oswego, décide de reprendre ces chroniques une fois toutes les deux semaines. De fil en aiguille, Henderson se retrouve ainsi collaborateur occasionnel d'autres journaux de la région, notamment du journal catholique de l'Etat d'Orégon, *The Catholic Sentinel*, et du grand quotidien *The Oregonian*, ou est invité à participer à tel ou tel débat télévisé. Tout récemment, la station de radio publique la plus importante de la ville, KOAP, l'a chargé de faire une chronique hebdo-



Michael Henderson (à droite) s'entretenant avec le député allemand, Peter Petersen, pour une des stations de télévision par câble de la ville de Portland.

madaire de deux minutes à partir de janvier 1985.

Q. Quelle orientation donnez-vous à vos chroniques ?

— Mon objectif est d'aider mes auditeurs et mes lecteurs à connaître et à comprendre le monde et, bien plus, à se rendre compte de ce qu'ils peuvent faire pour façonner l'humeur du temps, au lieu de rester passifs et de se laisser décourager par les événements. C'est pour cette raison que je cite chaque fois des exemples d'événements porteurs d'espoir qui se produisent ici ou là.

Q. Où trouvez-vous les idées et les personnes pour vos commentaires et vos interviews ?

— Une des méthodes les plus efficaces consiste à se faire aider par des visiteurs de passage... comme vous (de fait, l'auteur de cet article et son épouse ont été mis à contribution plusieurs fois durant leur séjour à Portland). En quelques années, nous avons eu déjà trente à quarante visiteurs étrangers qui nous ont tous beaucoup aidés, notamment Kim Beazley, Archie, Mackenzie, Irène Laure, Peter Petersen (1). Ce dernier a fait en particulier une intervention retentissante lors d'un déjeuner du *City-Club* de Portland (Voir CHANGER N° 143 de septembre 1983).

(1) Respectivement homme politique australien, diplomate britannique, dirigeante de la Résistance française, député allemand.

Pour Michael Henderson, son appartenance au Réarmement moral est un atout important qui se marie parfaitement avec son activité journalistique. « Nous ne cherchons pas à faire de la propagande, mais à nous faire des amis. Le Réarmement moral, contrairement à certaines sectes et à certains cultes qui se répandent de nos jours, existe depuis plus de cinquante ans ; il a un passé, une tradition, il a fait ses preuves. Quoi de plus, il ne vise pas à recruter des membres, mais à insuffler une nouvelle attitude devant la vie, une nouvelle qualité de vie. »

Propos recueillis par
PHILIPPE LASSERRE

TRIBUNE DU MONDE

A L'ÉCOUTE DE LA JEUNESSE TUNISIENNE

La Tunisie est-elle le pays libéral, prospère et occidentalisé dont parlent les journaux occidentaux ? Mes interlocuteurs tunisiens, surtout des jeunes, m'ont rappelé dès le début de mon séjour de trois semaines que la Tunisie a deux caractéristiques autrement importantes : d'abord, même si elle est loin d'être démunie de ressources, elle fait partie du Tiers-Monde ; ensuite, même si la culture française y est largement répandue, la Tunisie est avant tout fière de son identité arabe.

Bouillonnement intellectuel

Pays du Tiers-Monde, la Tunisie l'est d'abord par sa pyramide des âges. Une simple promenade dans la rue permet de se persuader que plus de la moitié de la population a moins de vingt ans. Aussi, le rôle joué par les treize à dix-neuf ans est particulièrement important. Comme l'écrit le journaliste Gilbert Bardone, parlant du Tiers-Monde en général : « La décolonisation, ce fut l'expérience des parents ; la liberté de parler et de s'organiser, c'est aujourd'hui le rêve des enfants. » Grâce à l'accueil et à l'ouverture d'un ami professeur, réenraciné dans sa terre natale après une longue expatriation, j'ai pu rencontrer de nombreux jeunes et mesurer cet écart entre les générations.

Les « émeutes du pain » de janvier 1984 ont par exemple été critiquées de-

vant moi par les plus de trente-cinq ans, tandis que les plus jeunes, surtout les lycéens, ou tout jeunes étudiants, m'en parlaient avec flamme. Surtout j'ai été frappé par le bouillonnement intellectuel des jeunes et par le caractère radical de leurs opinions politiques. Rares sont ceux qui envisagent une autre voie que celle de la révolution.

Mot magique, au contenu mal défini, ce mot de révolution n'est cependant pas une parole en l'air, comme les événements de janvier l'ont montré. Un prêtre français m'a raconté ce qui s'était passé lorsqu'il avait dû rentrer à pied de son travail, un jour d'émeutes : « La grande majorité d'entre eux étaient de tout jeunes gens, à peine des adolescents. Lorsque j'ai dû traverser ces groupes de manifestants, je n'étais guère rassuré car, à l'évidence, je n'étais pas l'un des leurs. Malgré cela, je n'ai ressenti aucune marque d'hostilité, pas la moindre menace. Ils ont brûlé tout ce qui évoque le luxe, l'excès de richesse : supermarchés, voitures, agences de voyage, etc. Mais lorsqu'un petit cordonnier ou un petit boulanger se trouvait à côté d'une agence de voyage, il n'a absolument pas été touché. »

Clairement, l'enrichissement voyant d'une partie de la bourgeoisie impliquée dans la politique ou les affaires n'est pas pour rien dans cet échauffement des esprits, à tel point qu'une jeune Tunisienne de famille aisée se plaignait de ressentir quotidiennement à Tunis une certaine

animosité, « qui a remplacé la traditionnelle gentillesse tunisienne », simplement parce qu'elle s'habillait bien et portait des bijoux. Mais l'échauffement n'est pas le monopole des envieux, il saisit aussi ceux qui se préoccupent de justice et de moralité.

Ainsi, les frasques et le gaspillage d'un émir saoudien ont scandalisé cet été tout le pays, au point que le président Bourguiba a dû prier ce proche parent du roi Fahd de quitter le pays. Ce qui a surtout scandalisé les Tunisiens, c'est la participation à ces fêtes de nombreux riches Tunisiens comparés par des compatriotes journalistes à des « émirs au petit pied, travestis sous le complet-veston de l'homme d'affaires ou de l'industriel, qui se permettent au lendemain de fastueuses réceptions de faire jeter dans leurs poubelles de quoi nourrir pendant des jours des familles entières ». Effectivement, une bonne partie de la population se nourrit de peu (les émeutes de janvier n'étaient-elles pas causées, précisément, par l'augmentation du prix du pain ?), et la misère marque de nombreuses vies.

Le bédouin ingénieur

Un ami ingénieur ne cachait pas son admiration pour un de ses collègues, né sous une tente de bédouin et qui a réussi à décrocher son diplôme d'ingénieur, mais il est le seul de tous ses frères et sœurs, et le seul du village où ils habitent

à présent, qui ait « réussi. » Il reste, semble-t-il, un cas d'exception.

Les sentiments de frustration des jeunes Tunisiens sont aggravés par des facteurs culturels et moraux. Comme dans les autres pays arabes, il n'est pas possible en Tunisie de faire des études complètes en arabe, sauf en philosophie et en théologie. L'administration elle-même travaille en partie dans la langue de l'ancienne puissance coloniale et les progrès rapides de la scolarisation ont produit ce résultat curieux que beaucoup plus de Tunisiens parlent français aujourd'hui qu'il y a vingt-cinq ans.

C'est pourquoi sans doute les jeunes Tunisiens que j'ai rencontrés aiment souvent à rappeler leur identité arabe, en particulier leur attachement à la cause palestinienne. C'est là pour eux la pierre de touche de leur appartenance au monde arabe. Malgré son caractère tragique, la lutte pour la Palestine est un moyen pour la nation arabe de regagner identité et dignité et on m'a souvent questionné à ce propos.

Les jeunes Tunisiens sont nombreux à reconnaître qu'il y a là une lutte entre valeurs occidentales ou « extérieures » et valeurs arabo-musulmanes ou « traditionnelles », qui ressemble encore beaucoup trop à la lutte du pot de fer contre le pot de terre. Et que, en conséquence, un retour au Coran et à la pratique musulmane sont nécessaires pour stopper cette dérive jusqu'à présent inexorable de la pensée et des mœurs.

Ce retour peut survenir de deux façons différentes : il y a le malheureux campagnard ou même nomade qui après

avoir connu une vie de rigueur - économique et morale - au cours de son éducation, est soudain projeté dans l'univers urbain, à l'occasion de ses études par exemple. Là il découvre une vie bien différente, il voit des femmes beaucoup moins vêtues, il souffre même de la promiscuité dans des transports en commun souvent bondés, il découvre le gaspillage des nouveaux riches, etc. Troublé, choqué, agressé au plus profond de ses convictions, il fuit alors tout ce qui a trait à cette « Babylone » corrompue pour chercher refuge au sein d'un groupe islamique. Autre est le cas de l'individu qui vit une expérience de conversion personnelle, qui l'amène à rompre sciemment et calmement avec les aspects de la société que le Coran réprouve.

Mais il y a entre les deux un océan de différences. Il y a toute la différence qu'on trouvait entre Si Mohammed Benzouaou, l'imam récemment décédé (de la mosquée de Paris), et ses détracteurs. N'écouter que sa compassion, Si Mohammed s'était rendu au restaurant Goldenberg pour y partager la douleur des familles et des amis des victimes de l'attentat antisémite du 9 août 1982, rue des Rosiers. Certains l'avaient alors accusé d'être « un sioniste vendu à l'impérialisme », et se sont plus ou moins ouvertement réjoui du geste du dément qui, deux ans plus tard, a mis un terme brutal à la vie paisible de l'imam parisien.

Il y a entre les deux attitudes toute la différence que met en évidence le psychologue Bruno Bettelheim (1) entre

celui qui trouve sa force en lui-même et peut donc faire face individuellement à un monde dangereux ou hostile, et celui qui ne trouve de sécurité intérieure que dans le cadre d'une dictature (ou d'une dépendance morale), qui l'affaiblit et le prive de toute autonomie, mais lui permet d'avoir part à la protection et à la puissance de l'institution dictatoriale (ou du groupe militant).

Or nombreux sont ceux qui, au Maghreb en particulier, sont à la veille de choix personnels décisifs. Arabes ou occidentaux, nous pouvons leur venir en aide. Le Coran le dit : « Ne cachez pas votre témoignage. Quiconque le fait se rend coupable devant Dieu. » L'actualité le suggère : la foi, les grandes idées, doivent s'intérioriser, s'approfondir et se vivre au présent et à la première personne du singulier avant tout, sous peine de dégénérer en systèmes totalitaires.

Patience, écoute

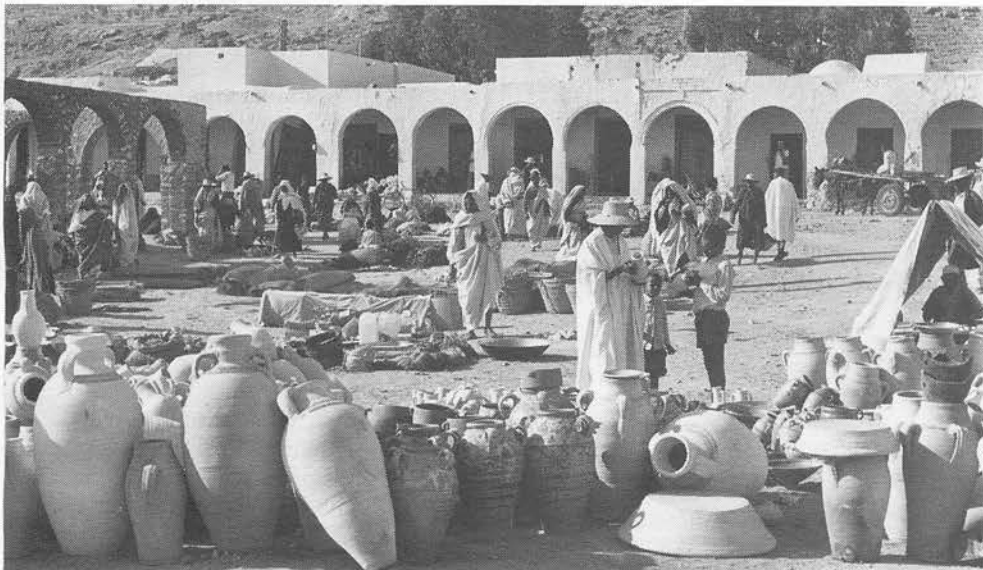
Certes, l'occidental devra faire preuve de patience pour écouter ceux qui n'ont pas jusqu'ici eu le sentiment de l'avoir été.

En retour, l'accueil à bras ouverts de gens qui subissent encore le poids d'un passé dont vous êtes solidaire, la conscience que la confiance peut être totale sont des récompenses sans prix, et qui font espérer qu'une réconciliation à plus grande échelle est possible.

Puis, à l'usage, nous pourrions en apprendre long sur nous-mêmes. C'est en tout cas ce qui m'est arrivé en tant que Français. J'ai réagi à certains propos qui n'étaient pas des critiques, mais des faits : le contrôle que la France exerce encore sur la Tunisie, l'omniprésence de la langue française, etc. Les Arabes sont taxés de fierté, voire d'orgueil ; mais, comme bien des Français, n'ai-je pas la prétention d'appartenir « au peuple le plus intelligent et à une nation généreuse qui a beaucoup donné au reste du monde » ?

Il y a beaucoup d'autres ressemblances entre le caractère français et le caractère arabe. Malheureusement, ces qualités et ces défauts se heurtent parfois et rendent nos relations difficiles. C'est aussi là qu'il y a le plus à apprendre les uns des autres, et le plus de chemin à faire ensemble.

ANTOINE JAULMES



« Même si elle n'est pas démunie de ressources, la Tunisie fait partie du Tiers-Monde. »

(1) Dans « Le Cœur conscient », réflexions tirées de son expérience des camps de concentration.

MISSION-CARAVANE A TRAVERS L'AUSTRALIE

Comment est née la « mission-caravane » ? Plusieurs d'entre nous avons senti qu'une petite équipe devrait se mettre en route pour aller soutenir ceux qui, dans le pays, sont au travail pour insuffler un esprit nouveau à notre société. Une société dite d'abondance mais où sévit aussi beaucoup d'amertume et de désillusion. Toute communauté, tout groupement humain, pensions-nous, étant un microcosme de la société dans son ensemble, chacun de ses membres peut s'attaquer à des problèmes qui concernent le pays tout entier, au lieu de simplement attendre des solutions du gouvernement.

Comme une tortue

Pour ma femme et moi et nos deux enfants en bas âge, participer à cette entreprise a représenté un saut dans la foi. Grâce à un héritage doublé par le prêt généreux que nous firent, de façon tout à fait inattendue, des amis de notre paroisse à Canberra, nous avons pu acheter une caravane d'occasion et l'équiper pour le voyage. La traînant derrière nous, nous avions l'impression de transporter notre maison sur notre dos, comme une tortue. De fait, quelqu'un nous a offert une pancarte sur laquelle était inscrit : la tortue ne progresse qu'en risquant son nez à l'extérieur. Plusieurs jeunes qui avaient participé au programme de formation organi-

Les pétards étant interdits, on a fait éclater des sacs en papier et, conformément à une coutume chinoise, c'est une série d'explosions, suivie d'une envolée de lambeaux de papier, qui a salué le départ du premier contingent de la « mission-caravane » : tout un groupe d'Australiens, accompagnés d'amis d'autres pays, qui se sont mis en route à bord de caravanes pour apporter un message « de guérison et d'espoir » en diverses régions du sud de l'Australie. Déjà cinq mille kilomètres ont été parcourus : voici des extraits d'un compte rendu des deux premiers mois et demi de voyage par Michael Brown, l'un des organisateurs de l'expédition.

sé par le Réarmement moral dans son centre d'Armagh, à Melbourne, se sont proposés pour être nos compagnons d'aventure. Un chirurgien à la retraite et sa femme ont mis à notre disposition une deuxième caravane qui s'est ajoutée à d'autres véhicules prêtés. Enfin nous avons reçu des dons en argent qui ont renfloué nos modestes ressources.

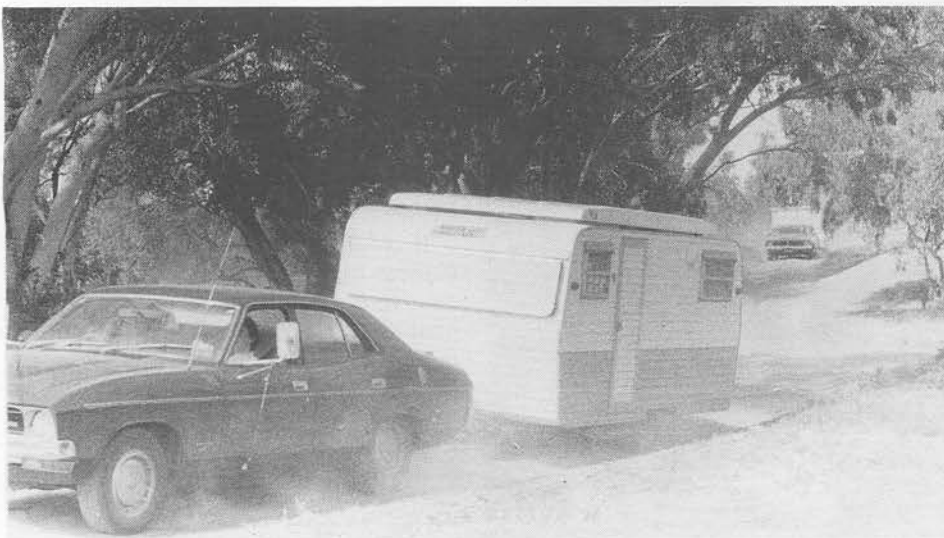
Goulburn Valley, une région riche et bien irriguée située à 200 kilomètres au nord de Melbourne, a été notre première étape. Deux couples d'enseignants ont invité une quinzaine d'entre nous à établir notre base dans la petite ville de Numurkah, qui est dotée d'un espace verdoyant pour le stationnement des caravanes. Des familles, des écoles, des paroisses et diverses associations locales nous ont accueillis pour écouter le témoignage de notre vision et de notre foi, et entendre nos chants.

Deux Asiatiques nous accompagnaient. Lors d'un office religieux dans une petite ville, l'un d'eux, Hiroshi, a fait part avec honnêteté de ses sentiments de supériorité en tant que Japonais et a humblement reconnu les erreurs commises par son peuple durant la seconde guerre mondiale. L'assistance, parsemée d'anciens combattants, est demeurée profondément silencieuse. Puis l'un d'eux a tenu à serrer la main d'Hiroshi : « Je n'ai pas compris tout ce que notre ami a dit, a-t-il déclaré, mais j'ai compris ce qu'il ressentait. » Un autre a avoué qu'il n'avait jamais pu surmonter les sentiments nés en lui lors de ses années de travail comme prisonnier de guerre sur les voies ferrées de Birmanie. Par la suite nous avons prié tous ensemble pour que soient guéries les blessures du passé.

Sous les grands gommiers rouges

Le point culminant de notre séjour dans la région a été le barbecue auquel nous avons été invités sur les bords de la rivière Murray. Une soixantaine de personnes y participaient, pour la plupart des cultivateurs et leurs familles.

Une aborigène de quatre-vingts ans, Margaret Tucker, était spécialement venue de Melbourne pour l'occasion. Assise sous les grands gommiers rouges aux troncs nouveaux qui bordent les rives escarpées de la Murray, quelle émotion a-t-elle dû ressentir en parlant de son enfance ! C'était là, dans la forêt, que sa tribu, les Ulupna, pêchait ou chassait le canard sauvage. A plus d'un kilomètre en aval, se trouve ce qui reste de l'ancienne mission aborigène de Cummeragunga



En route pour apporter un message d'espoir.

d'où sa sœur et elle, adolescentes, furent arrachées à leur mère par un policier blanc. On les avait alors envoyées à Sydney travailler pendant neuf ans comme domestiques. Ses jambes portent encore la trace des coups reçus. La faim et la solitude qu'elles connurent alors laissent des souvenirs douloureux, mais pas d'amertume. « Nous avons tous souffert mais nous avons beaucoup appris, et nous apprenons encore, de nos erreurs », a-t-elle dit.

L'endroit n'était pas sans signification pour les cultivateurs présents. C'est une terre qui est actuellement revendiquée par les aborigènes mais elle est aussi l'enjeu d'une campagne passionnée contre le retour des terres à ces populations. Actuellement propriété de l'Etat, elle est louée à des fermiers blancs qui y font paître leur bétail. Avec une spontanéité désarmante, Margaret Tucker est entrée dans le vif du sujet. « Cette terre signifie tout pour moi ! Je l'aime autant que vous. Et pourtant la terre australienne ne nous appartient pas, a-t-elle ajouté : elle est la propriété de notre Créateur. Notre tâche est de la faire fructifier. »

Les aborigènes et la terre

Margaret Tucker était accompagnée d'une autre aborigène, déléguée de son Etat dans les assemblées aborigènes nationales. Elle revenait à Cummeragunga pour participer à la reconstruction de la mission. Deux jours auparavant sa tribu avait reçu des titres de propriété pour 16 000 hectares de terres de l'autre côté de la rivière. Des changements d'attitude sont nécessaires chez les blancs comme chez les aborigènes, a-t-elle dit. Elle a aussi demandé aux habitants de la région de comprendre que, pour un aborigène, c'est une condition de survie de posséder de la terre, pas simplement une question d'amélioration du niveau de vie.

A 400 kilomètres en aval se trouve Berri, notre seconde étape. L'eau, dans cette région, a un rôle encore plus vital que dans la précédente. Sans elle, pas de culture. Les rives du fleuve y sont bordées de vergers luxuriants. Nous y avons rencontré une autre communauté aborigène en train de se réinstaller. Une des animatrices nous l'a fait visiter. Elle nous a parlé avec émotion des frustrations ressenties par les siens et des injustices du passé. Nous lui avons raconté nos plus profondes expériences



Margaret Tucker, doyenne de la tribu aborigène des Ulupna, en conversation avec un fermier de Goulburn Valley, en compagnie d'une jeune Asiatique faisant partie de la mission-caravane.

de changement. Le week-end suivant, elle et son mari nous ont rejoints à un rassemblement. Notre précédent échange avait contribué à rallumer la foi dans leur foyer et notre nouvelle amie a affirmé : « Quand nos pensées se tournent vers le passé, nous devons être bien sûrs que le Christ les escorte. » Au terme de la journée, elle devait inviter une voisine blanche chez elle. C'était la première fois. Un pont était jeté.

Au fil de nos rencontres, nous avons remarqué que la foi pouvait devenir réalité dans la vie des gens dès le moment où ceux-ci prennent de simples décisions morales.

Par exemple, Sharon. Il y a deux ans, elle s'est inscrite au chômage et a touché une allocation alors qu'elle gagnait déjà sa vie en faisant les vendanges. L'année passée, elle a fait l'assaut de la Sécurité sociale pour qu'on accepte son remboursement des quelques centaines de dollars qu'elle estimait devoir. Elle a ainsi fait ses premiers pas sur le chemin de l'obéissance à sa conscience. Maintenant, elle travaille dans un service social.

9 000 dollars rendus au fisc

Mervyn est un jeune menuisier passionné de sport. Le véritable Australien. Jadis, il fréquentait l'église et se donnait ainsi bonne conscience. L'année dernière, il a entendu parler de critères moraux absolus. Il a mis fin depuis à certaines relations, trouvé l'humilité et le courage d'être honnête avec ses parents

et remboursé 9 000 dollars au fisc. Il participe cette année à la mission-caravane, profitant de l'expérience « pour approfondir sa foi ».

A son grand étonnement, un enseignant a trouvé une inspiration nouvelle pour aborder un étudiant difficile. Deux jeunes mariés qui étaient venus en Australie avec pour principal mobile de fuir leurs parents respectifs, ont décidé de retourner dans leur pays et de renouer avec leurs familles.

Un réseau

Un autre couple, après une conversation de profonde honnêteté et des excuses mutuelles, a passé une semaine à écrire des lettres pour mettre de l'ordre dans plusieurs relations.

Nous nous sommes rappelé ce qu'un député de cette région du sud de l'Australie nous avait dit, quelques mois auparavant, à Canberra : selon lui, le renouveau de l'Australie viendrait du changement des comportements, spécialement parmi ces communautés rurales, plus que de législations nouvelles. Or, à la faveur de notre excursion dans ces vastes terres de l'arrière-pays, dont les ressources en matières premières font la richesse des Australiens de la côte, nous avons eu le privilège de voir émerger un réseau d'hommes, de femmes, de familles qui donneront peut-être demain à notre continent cette infrastructure morale sans laquelle les fruits de son économie lui seront de peu de profit.

MICHAEL BROWN

POUR NOËL, DES LIVRES LUMIERE

Frère Roger, de Taizé **FLEURISSENT LES DÉSERTS DU CŒUR**

1982, les Presses de Taizé

Quand il dialogue quotidiennement avec des jeunes sur la colline de Taizé ou quand il va pour un temps partager l'existence des plus démunis dans l'hémisphère sud, frère Roger rencontre les déserts du monde contemporain : déserts matériels ou spirituels, déserts de l'indigence ou du doute, du découragement et d'un avenir bouché. Alors, au long des pages de son journal, vient et revient constamment la question qui brûle au cœur du fondateur de Taizé : comment éveiller sur la terre l'espérance du Christ ou, pour les non-croyants, l'espoir humain ?

LE MATIN VIENT... NON A L'ANGOISSE

1981, Editions Oberlin, Strasbourg

Il est une angoisse fondamentale qui ne saurait nous quitter : celle qui atteste à la fois de notre grandeur et de notre fragilité, celle qui est la marque même de notre dignité humaine. Cette angoisse-là nous met en mouvement ; elle peut devenir raison quotidienne de vouloir et de lutter pour nous transformer nous-mêmes et le monde.

Les auteurs, des habitués de la communauté de Pomeyrol, ont cheminé à travers les prairies des textes, des temps et des continents. Avec quelques amis, ils ont cueilli des interrogations et des certitudes et en ont fait ce bouquet de pages. On y trouve des pages étonnantes, de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais surtout de personnalités aussi différentes que saint Augustin et Tagore, Dag Hammarskjöld et Martin Luther King.

A lire par tous ceux que le poids des responsabilités ou des choix difficiles réveille dans l'angoisse.

Jean Vanier **HOMME ET FEMME IL LES FIT** pour une vie d'amour authentique

Ed. Fleurus / Bellarmin

L'auteur, fort connu des milieux concernés par le handicap mental, n'a pas voulu écrire un livre sur les handica-

pés. Il désire partager avec le lecteur son expérience et sa vision de l'amour humain dans ses différentes dimensions. Son propos dépassé de beaucoup le cadre du handicap. Quand il parle de l'amour et de son expression sexuelle dans une perspective chrétienne, c'est avec une infinie compassion et tolérance pour tous les cheminements et sans aucun moralisme. Quand il raconte les blessures des handicapés - elles nous renvoient souvent à nos propres problèmes - c'est pour aider chacun de nous à découvrir personnellement le dessein de Dieu.

Jean Vanier est catholique et canadien. Il emploie le langage de son Eglise. Il serait dommage que ceux qui n'y appartiennent pas se laissent arrêter dans leur lecture, car c'est un livre profond et très humain.

P. Eloi Leclerc

MATTHIAS GRÜNEWALD, la nuit est ma lumière

Desclée de Brouwer, 140 FF

Franciscain dans l'âme, Eloi Leclerc aime la faiblesse d'où jaillit la force, la retraite d'où naît le renouvellement. Ses livres sur saint François ou sur le peuple d'Israël en exil à Babylone en témoignent.

Il nous propose cette année, dans un bel album sur Matthias Grünewald, le peintre de l'admirable retable d'Issenheim, joyau du musée Unterlinden à Colmar, une « parabole composée sur fond d'histoire » dans laquelle il cherche avant tout à « évoquer une expérience spirituelle ». Là aussi, il se penche sur le moment de la vie de l'artiste où celui-ci, accablé par l'échec de la révolte des paysans allemands (1525), quitte la cour de Mayence et se retire dans la pauvreté et l'oubli.

En même temps présentation et commentaire de la Nativité, de la Crucifixion, de la Résurrection et des autres tableaux composant le retable, cet ouvrage abondamment illustré peut faire un excellent cadeau de Noël.

Dimitri Doudko

L'ESPÉRANCE QUI EST EN NOUS Entretiens de Moscou

Seuil

Comment se fait-il que dans un pays où l'athéisme s'est paré de tous les attri-

buts du pouvoir la foi jaillisse de partout, irréprouvable ? Ce livre qui n'est pas récent, puisqu'il a été édité dans sa version française en 1976, nous introduit dans ce mystère des temps modernes.

Cherchant à établir avec ses paroissiens un dialogue que ne permet pas, à ses yeux, la forme habituelle des sermons, le Père Dimitri Doudko, à Noël 1973, organise à Saint-Nicolas de Moscou des entretiens au cours desquels il répond aux questions écrites de ses auditeurs. Bientôt son église déborde. Y viennent non seulement des orthodoxes, mais des Russes d'autres confessions et des athées. Parmi ces derniers, certains veulent polémiquer ou détruire l'espérance, d'autres sont en recherche profonde. Il en résulte un dialogue d'une richesse infinie où transparaissent la foi lumineuse de la Russie éternelle, la soif de vérité de tout un peuple qui nous rendent, nous autres Occidentaux, bien honteux de notre tiédeur de chrétiens.

La grande rumeur qui prend sa source à Saint-Nicolas acquiert rapidement une telle ampleur que les pouvoirs publics ne peuvent que s'émouvoir. Six mois après le début des entretiens, Doudko est relevé de ses fonctions... par les autorités religieuses. Mais le texte russe de ces dialogues demeure et continue de circuler. Ajoutons que pendant ses années de ministère Doudko aura baptisé 5 000 adultes.

Paul Tournier

VIVRE A L'ÉCOUTE cinquante années de médecine de la personne

Textes rassemblés par Charles Piguet.
Editions de Caux.

Par des articles, des textes, des interviews, tous inédits, le célèbre médecin genevois révèle l'intimité de sa vie et le fondement de ses convictions.

On nous signale aussi :

SÉRAPHIME DE SAROV

Théophanie (collection Olivier Clément)
Desclée de Brouwer, Abbaye de Bellefontaine

La vie saisissante d'un des plus grands saints russes du XIX^e siècle.

LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN

LE CAMBODGE PARMI NOUS

Le 20 septembre dernier, la maison du Réarmement moral à Boulogne, près de Paris, a abrité une soirée mémorable : un vaste public a pu entendre sept Cambodgiens venus des territoires contrôlés par le gouvernement de coalition du Kampuchéa démocratique. Ceux-ci avaient fait auparavant une escale remarquée au centre de Caux, où se terminait alors le cycle des conférences de l'été. Parmi eux se trouvaient le ministre chargé de l'Education dans le gouvernement d'opposition et un jeune moine bouddhiste, chef de pagode.

Le groupe a fait part des batailles qu'il faut mener pour survivre dans un pays mis à rude épreuve par les assauts répétés des troupes nord-vietnamiennes. « Notre peuple, qui n'avait pas su vivre à la hauteur des principes enseignés par le bouddhisme, a

perdu son âme quand la révolution des Khmers rouges a commencé, a expliqué le jeune bonze. Moi-même, j'ai perdu mon âme pendant cette période tragique, a-t-il ajouté. C'est pourquoi j'ai quitté mon père et suis devenu moine : je voulais aider mon peuple à retrouver les valeurs du bouddhisme pour qu'il s'arme d'une nouvelle force morale. »

Les participants à la soirée ont pu voir un court-métrage sur la vie dans les villages arrachés à la domination vietnamienne. Beaucoup de Français, touchés par « l'âme indomptable du peuple khmer », comme l'a dit un participant, ont exprimé le désir d'apporter un soutien humanitaire aux Cambodgiens.

Les interventions de représentants du Laos et du Vietnam, qui faisaient partie de l'assistance, ont donné à l'événement une dimension indochinoise qui servait d'une façon émouvante le rapprochement des trois pays.



Un des hôtes de la maison du Réarmement moral présente les membres de la délégation cambodgienne aux Français venus les rencontrer.

PRÉSENCE LAOTIENNE

Le séjour de M. et Mme Tiane Chantharasy au centre du Réarmement moral, à Boulogne, a attiré sur place le passage d'une centaine de leurs compatriotes au cours des mois de septembre et d'octobre derniers. Ils sont venus participer à diverses rencontres à

l'invitation de l'ancien ministre. Celui-ci se préoccupe de forger l'unité de la communauté laotienne en exil, au-delà des difficultés d'ordre matériel et des divisions internes que celle-ci peut connaître. (Voir CHAN-GER N° 157).

Un après-midi d'octobre, M. Chantharasy et son épouse ont invité leur prince régent et sa famille à voir les films *Liberté* et

Le Sourire de l'Apsara, entourés d'un groupe de Laotiens et d'amis français. D'autres projections et de nombreuses réunions ont également eu lieu dans le but de sensibiliser autant de leurs compatriotes que possible aux idées du Réarmement moral et de les mobiliser dans une bataille pour le changement. Un « cabinet de conscience » s'est formé autour de M. Chantharasy ; il regroupe les responsables d'associations laotiennes, qui peuvent ainsi mener conjointement une réflexion de fond sur la vie de leur communauté et la stimuler moralement.

DIPLOMATIE PARALLÈLE

Le Réarmement moral était présent à la seconde « Conférence nationale pour la paix et la résolution des conflits », organisée du 20 au 23 septembre dernier, à Saint-Louis, dans l'Etat du Missouri aux Etats-Unis. Cette conférence rassemblait plus de cinq cents personnes venues de quarante-cinq Etats et du Canada.

L'un des débats, organisé sous la forme de questions et réponses entre les participants et des personnalités, a porté sur la « diplomatie parallèle » aujourd'hui reconnue de plus en plus comme le moyen de surmonter les obstacles devant lesquels la diplomatie officielle semble impuissante.

Les expériences faites par les équipes du Réarmement moral au Zimbabwe et au Maroc aux heures de leur indépendance ont été particulièrement appréciées et un haut fonctionnaire du Département d'Etat a rendu hommage au soutien que certaines de ces équipes ont récemment apporté à la diplomatie américaine.

RENCONTRE DANS LA RUHR

La place nous a manqué dans notre dernier numéro pour rendre compte de la rencontre qui s'est déroulée dans la Ruhr, à Gladbeck, à la fin du mois de septembre

dernier sur le thème : « Le renouveau moral et spirituel de l'Allemagne ». Des représentants de huit pays étrangers étaient venus se joindre à la centaine de participants allemands.

Pour les deux hommes politiques présents, le secrétaire d'Etat Friedrich Vogel et M. Friedel Schirmer, ancien député, représentant les deux grands partis allemands, ce « thème difficile » les a forcés à réfléchir aux vraies responsabilités du monde politique.

Un intervenant français, M. Michel Sentis, de Paris, a évoqué les quarante dernières années de l'histoire franco-allemande et « l'immense tribut payé aux morts des deux guerres » que représente la réconciliation entre les deux peuples. « Sommes-nous dignes du défi que cela représente pour nous, a-t-il demandé ? Car nos deux peuples ont aujourd'hui une responsabilité mondiale. Le message qui se dégage de ces quarante années est clair : le monde entier en a besoin.

« Nous devons former le cœur de l'unité européenne. A la dynamique de haine pratiquée par les régimes communistes, nous devons opposer une dynamique de réconciliation. »

“LIBERTÉ” TOUJOURS

Plus d'une trentaine de personnes du Tchad, parmi lesquelles des représentants de factions politiques différentes, se sont retrouvées à la Maison de Boulogne pour assister à la projection du film « Liberté », premier long métrage écrit et réalisé par des Africains, qui met en scène les rivalités puis le cheminement vers l'unité de chefs tribaux africains.

L'assemblée était unanime pour reconnaître l'actualité de ce film par rapport à la situation du Tchad aujourd'hui et en a demandé une diffusion élargie.

D'autres projections ont eu lieu à l'intention d'Africains de nationalités diverses.

LE PEUPLE DES BERGERS

Romandes en Suisse orientale

Il est de mode aujourd'hui d'insister sur tout ce qui oppose Suisse romande et Suisse allemande. Plutôt que de mesurer des fossés, ne vaut-il pas mieux construire des ponts ? Fortes de cette conviction, une quarantaine de femmes romandes ont mis le cap sur Appenzell, sous la conduite de quelques Bernoises et Saint-Galloises qui avaient organisé l'expédition.

Que représentent ces femmes entre 25 et 70 ans ? Sans doute rien d'autre qu'elles-mêmes. Elles ne forment pas un groupe constitué. Simplement, elles se retrouvent d'année en année dans la grande maison de Caux (1), avant chaque conférence internationale, pour préparer des centaines de lits et rendre accueillantes les chambres où des hôtes inconnus trouveront peut-être une inspiration nouvelle pour leur vie. Petite tâche au service d'un grand but.

En allant à Appenzell, elles ont voulu faire ensemble un pas de plus : apprendre à connaître des compatriotes géographiquement isolés, et nourrir les échanges entre Suisses allemands et Suisses romands. En logeant chez ceux qui voulaient bien les accueillir, en visitant

ici une ferme, là un musée et surtout en écoutant parler leurs hôtes, elles ont découvert en eux, avec émotion - j'étais l'une d'entre elles - bien plus que ce qu'elles cherchaient, les valeurs mêmes qui ont fondé la Suisse.

Au sortir du brouillard matinal, le soleil étincelle sur le paysage alpestre. A perte de vue, des mamelons d'un vert acide s'arrondissent sous le ciel bleu. Au-delà, au-dessus des crêtes hérissées de sapins, règne le Sântis. Il se détache avec le même relief sculptural que les vaches, les chèvres, les maisons posées sur l'herbe verte comme des jouets de bois.

S'agit-il d'un paysage brodé à longs points sur le plastron d'une chemise d'homme ou moulé sur des biscuits de pain d'anis, ou peint en médaillons sur une armoire, incisé dans le bois lisse d'une jatte à crème ? Parcourons-nous la toile d'un peintre naïf ou marchons-nous sur de vrais prés ? Seule la forte odeur du purin partout présente nous fait opter pour leur réalité. Et les dates gravées sur les cloches des vaches : 1960, 1973, 1982 témoignent que le temps s'écoule, même ici. Car la question peut se poser : avons-nous remonté la vallée du Toggenburg ou le fleuve du temps pour parvenir à ce pays sans autoroute ni chemins de fer fédéraux ?

Appenzell est un tout petit canton d'environ 65 000 habitants qui fut partagé en 1596 en deux demi-cantons, l'un protestant, l'autre catholique. « C'est une preuve de la sagesse politique de ce peuple, nous dit M. Schoch, jeune avocat et Conseiller aux Etats (sénateur) : au lieu de régler dans le sang leurs querelles religieuses comme une bonne partie de l'Europe au seizième siècle, les Appenzellois se réunirent en *Landsgemeinde* (assemblée populaire) et décidèrent le partage de leur canton. Ils refusèrent également de tenir compte de l'excommunication papale, mesure inacceptable parce qu'imposée du dehors. »

Les Appenzelloises ont le droit de vote sur le plan communal et fédéral. Pour l'instant, la *Landsgemeinde* reste une affaire d'hommes avec, semble-t-il, le plein accord des femmes ; elles préférèrent la sauvegarde de leurs traditions à l'élargissement de leurs pouvoirs politiques.

Le travail et la terre nous ont forgés

Aujourd'hui, la population est en train de vieillir. En quarante ans, les exploitations agricoles ont diminué de moitié. Les paysans ne sont plus que le onze pour cent de la population, sauf dans quelques régions comme à Urnäsch, où ils forment encore le quart des habitants. C'est là que nous avons eu la chance d'entendre le syndic (maire) Bodenmann le bien nommé (l'homme de la terre) nous exposer ses vues : « C'est aux septième et huitième siècles que ce canton a commencé d'exister. Le paysage est toujours le même. Urnäsch est une vallée fermée où nous sommes indépendants et devons nous débrouiller tout seuls. Nous aimerions que cela dure le plus longtemps possible.

« C'est le travail et la terre qui ont forgé l'Appenzellois. Chez nous, la ferme se dit *Heimat*, c'est-à-dire la patrie. Chaque ferme est seule au milieu de ses terres. C'est là que l'homme devient indépendant et responsable. Les gens d'Appenzell savent que la liberté n'existe que lorsqu'on prend ses responsabilités. »

(1) le centre mondial de conférences du Réarmement moral.



Accueillant la délégation romande, Mme Sturzenegger (au centre, tenant une boîte dans les mains), présidente des femmes paysannes d'Appenzell Rhodes Extérieures.

Il faudrait pouvoir tout citer de ce paysan-poète, soit qu'il évoque la montée à l'alpage avec l'éclat des gilets rouges et des ornements de métal doré. « Ce serait moins cher de monter les vaches en camion, mais où seraient la joie et la reconnaissance, et quelle expérience pour les enfants ! » ou lorsqu'il nous parle de la *Landsgemeinde*, « ce moment profond où nous voyons notre gouvernement et le regardons dans les yeux. C'est facile d'écrire un oui ou un non sur un bulletin secret. Mais de lever la main devant tout le monde, cela demande du courage, le courage de son opinion. Nous décidons ensemble, nous rentrons chez nous ensemble et personne n'en veut aux autres d'avoir une autre opinion. »

Valeurs intactes

D'un bout à l'autre du canton, d'Urnäsch à Walzenhausen, aux portes de l'Autriche, nous avons entendu des personnes aussi diverses qu'une présidente de femmes paysannes, un industriel créateur d'une entreprise prospère, une maîtresse de couture, un Conseiller aux Etats. Fait émouvant, ils parlaient comme à l'unisson : ils étaient un d'esprit et de cœur.

Dans une Suisse industrialisée et bancaire, où les paysans ne représentent plus que 5 à 6 % de la population, on peut trouver le message du syndicat d'Urnäsch anachronique, inapplicable ailleurs, et notre voyage en Appenzell un retour nostalgique au pays de Heidi.

Mais si l'on pense aux milliards d'hommes qui, aujourd'hui encore, ne vivent et subsistent que par le travail de la terre - dans les villages chinois, indiens ou africains - alors les paroles du paysan d'Appenzell se révèlent essentielles et vitales pour le monde. Elles disent le travail et l'amour de la terre, la volonté d'indépendance, l'enracinement dans une culture et la juste relation entre l'individu et le groupe communautaire. Ces valeurs non mesurables dont nous déplorons la mort lente partout dans le monde, nous les avons trouvées intactes à l'autre bout de la Suisse. Pour les sauvegarder, les Appenzellois sont tentés de se replier sur eux-mêmes au risque d'étouffer. Qu'ils débloquent le « loquet du Toggenburg », et leur fierté et joie de vivre rayonneront au loin.

HELENE GUI SAN-DEMETRIADES

SUJETS DU MOIS

TRIBUNE DU MONDE

	Nos
Table ronde sur l'avenir de l'AFRIQUE	153
Ombres et lumières en AFRIQUE DU SUD	153
ANGLETERRE : la grève des mineurs (Gordon Wise)	157
L'AMERIQUE DEVANT LE CHOIX (P. Spoerri)	147
Echos d'AMERIQUE CENTRALE (Costa-Rica, Colombie)	152
L'ARGENTINE après cent jours de démocratie (M. Sentis)	151
LES CARAIBES, zone sensible (et Autodéveloppement dans un village jamaïcain)	155
CHINE : trois mois à Xi'an et à Canton (W. Stauffacher)	158
DIEU et la politique (Kim Beazley)	147
Comprendre la FINLANDE (P. Snellmann)	148
Le PACIFIQUE hier et demain (Chris Mayor)	151
Vouloir la PAIX aujourd'hui (Olivier Clément)	155
La PROFESSION MEDICALE et le respect de la vie (Dr H. Hathout) et : Les Forces intérieures de guérison	157
Comprendre la jeunesse TUNISIENNE (A. Jaulmes)	158

SPECIAL EDUCATION - N° 149

W. STAFFAUCHER : Eduquer, c'est vivre avec	
Ph. LOBSTEIN : Retour aux données de la conscience	
A.E.R.E. : Présentation d'une association	
INTERVIEWS : Henry VIDOR - J. Et D. TERRAS	

SPECIAL IMMIGRATION - N° 152

PHAN VAN TAO : Différences et valeurs communes	
FRANCE : Immigration et crise économique	
Entretien avec un commissaire de police	
L'expérience de NEWCASTLE (J.J. Odier)	

REFLEXIONS

Une journée à Caux (R.P. Tochon)	157
Le COUPLE et la durée (Ph. Lasserre)	151
IRLANDE DU NORD : le pardon et le repentir (G. Dallas)	153 /154
POUVOIR et spiritualité (G. Gigand)	147
Le RESSORT même de notre vie (D. Dommel)	150
La force du SILENCE (Paul Tournier)	148
Les SUISSES et l'O.N.U. (Charles Piguët)	155

DANS LA MELEE / PORTRAITS / TEMOIGNAGES

Tianethone CHANTHARASY	157
Michael HENDERSON	158
Lisa JAEGGLI	151
Commissaire KRIKORIAN	152
Germaine LAMOUREUX	147
Les deux MIMOUN	152
Charles et Sano OOI	148

J. et D. TERRAS	149
M. VARADARAJAN	148
YVETTE	148
Amie ZYSSET	155

INTERVIEWS

J.M. DAILLET	147
Sam PONO et John BURRELL	153 /154
Paul TOURNIER	148
Henry VIDOR	149

RECITS / DIVERS

Trois ANECDOTES (E. Pearson)	148
Carnet de route AFRICAINE (F. Chavanne)	153
Redécouvrir l'APPENZEL (H. Guisan)	158
A NOEL, l'aubergiste (J. Piguët)	158
Notes de voyage en POLOGNE (P. Boulte)	148
QUESTIONS aux lecteurs de CHANGER	147
Les REPONSES des abonnés	151
Retrouver SOLJENITSYNE (Mila Lobstein)	147

LIVRES

Pierre BARNLEY : L'Ecole est finie	149
Gérard DEFOIS : L'Occident en mal d'espoir	148
René LENOIR : Le Tiers-Monde peut se nourrir	153
E. de MIRIBEL : Comme l'or purifié par le feu	157
Hans-Kristian NEERSKOV : Je briserai les verrous de fer	148
Edgard PISANI : La main et l'outil	153
Paul TOURNIER : Vivre à l'écoute	155
Des LIVRES - Lumière	158

REARMEMENT MORAL / CAUX

Numéro spécial sur le Réarmement moral	150
Une mine d'or pour l'AFRIQUE	
La troisième ALLEMAGNE	
FRANCE : un état d'esprit mis en action	
CAUX et la mission de la SUISSE	
Les MINORITES	
La SOCIETE MULTIRACIALE	
LE RESSORT même de notre vie (D. Dommel)	
Articles sur l'Australie, l'INDE, le JAPON, SRI LANKA, le PROCHE-ORIENT, les AMERIQUES etc.	
Rencontres à BUENOS-AIRES et en COLOMBIE	/152
ZIMBABWE : la ferme de COOLMOREEN	153
MISSION-CARAVANE en Australie	158

CAUX 1984

CAPS - Les AMERIQUES et l'Europe	
Concertations AFRICAINES	
Espoir pour l'ASIE	
EUROPE, qui es-tu ?	
Réinventer la FAMILLE	
ECONOMIE : Reconsidérer nos objectifs	
Cinq propositions face à la crise (O. Giscard d'Estaing)	
CAUX 1984 : colloque sur la santé	157
Une journée à CAUX (Impressions d'un prêtre français)	157

Quelle que soit votre destination, nous tenons désormais compte de vos préférences lors de l'attribution des sièges en Business Class. Et cela, non seulement sur nos vols long-courriers, mais également sur notre réseau européen.

A l'attention de Mme/Mlle/M.

Prière de tenir compte des souhaits ci-dessous lors de la réservation de mon vol:

Je désire un siège côté fenêtre.

Je désire un siège côté couloir.

Je désire un siège fumeur.

Je désire un siège non-fumeur.

Swissair a préparé à votre intention ce coupon un peu particulier. Il vous sera utile lors de votre prochaine réservation: la charmante personne qui s'occupera de vous n'aura qu'à y lire vos souhaits. A partir du 28 octobre, tous nos passagers voyageant en Business Class et ceux qui payent plein tarif en Economy Class pourront choisir leur siège lors de la réservation déjà. Et cela, non seulement sur nos vols long-courriers comme jusqu'ici, mais également sur nos liaisons plus courtes desservies par Airbus A310 et DC-9, c'est-à-dire nos destinations européennes, d'Afrique du Nord et, partiellement, du Proche-Orient.

Pour voyager à votre place favorite, c'est très

simple: si vous réservez votre vol plus de 14 jours avant le départ, faites-nous part de vos préférences: siège fumeur ou non-fumeur, côté fenêtre ou côté couloir. Dans les 14 jours précédant le départ, votre siège vous sera confirmée. Durant cette même période, il est possible de retenir son siège au moment de la réservation.

En qualité de passager Business Class vous bénéficiez encore de nombreux autres avantages: par exemple, les guichets d'enregistrement séparés que vous trouverez dans 59 aéroports du monde entier vous éviteront une attente prolongée. Ou les tablettes escamotables installées à bord de nos DC-9, qui permettent de travailler, lire ou manger confortablement.

Ou encore le choix entre trois menus soignés à bord de nos Boeing 747 et DC-10, sur les vols long-courriers.

Tout cela, afin de toujours mieux vous satisfaire. Et parce que l'objectif prioritaire de notre compagnie est de transporter des passagers satisfaits dans le monde entier.

Swissair ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

swissair 